

L'italien Pippo Delbono mène sur la scène la "guerre" des oubliés

di Brigitte Salino (Le Monde, 18/07/2002)

Avignon de notre envoyée spéciale

Quand s'est achevée Guerra (La Guerre), les spectateurs se sont aussitôt levés, sur les gradins installés dans la cour de l'école Saint-Jean.

Ils applaudissaient, mais on sentait qu'ils auraient tout aussi bien pu ne pas le faire, pour simplement rester debout face à Pippo Delbono et sa troupe, en signe de reconnaissance. Ils mirent d'ailleurs longtemps à quitter les lieux, ce mardi 16 juillet, où le ciel s'était enfin dégagé après les pluies diluviennes de la nuit précédente...

La Guerre arrive après Le Silence (Il Silenzio, Le Monde du 11 juillet) et avant La Rage (Rabbia), qui viendra clore une trilogie suspendue au fil de la vie. "Guerra pourrait aussi bien s'appeler Itaca, le voyage d'Ulysse", nous dit Pippo Delbono. Un voyage qui commence à Sarajevo et ne s'arrête pas. Il fait escale dans la boîte noire où se donne le spectacle, cette Guerre des oubliés qui passe par l'Inde et Cuba, les asiles et les trottoirs, là où vivent ceux avec qui le metteur en scène italien a choisi de partager travail et existence.

"POUR TOUJOURS UN ENFANT"

Parmi eux, il y a Nelson, qui a dormi pendant des années dans la gare de Naples, après avoir vécu longtemps aux Etats-Unis. Et il y a Bobo, un monde à lui seul. Quand Pippo Delbono l'a rencontré, il vivait à l'asile depuis quarante-cinq ans, et le psychiatre disait de lui : "Bobo était destiné à rester pour toujours un enfant."

De même que Nelson aime danser ou s'allonger, torse nu au fond du plateau, pour écouter la musique, Bobo aime fumer sa cigarette, ou simplement regarder. Toute chose, qui était neuve pour lui à la sortie de l'asile, l'est restée. A un moment, il est assis sur une malle, très près des spectateurs, et il prend des masques qu'il pose devant son visage, pendant que Pippo Delbono raconte de petites histoires, des fables en quelques phrases. Il y a une telle tranquillité chez Bobo, une telle manière d'être, immédiate, qu'un calme inhabituel se pose alors sur la cour, comme l'aile bienveillante d'un oiseau.

"Une grande révolution ne peut naître que d'un grand sentiment d'amour." Pippo Delbono fait sienne cette phrase que le Che avait écrite sur un bout de papier.

THÉÂTRE DU MANQUE

On l'entendra souvent, dans Guerra, où chacun se bat, avec ses béquilles, ses folies. Théâtre du cœur, théâtre du manque : il ne faut pas chercher dans le spectacle autre chose que ce qu'il peut offrir : un désir d'exister, nécessairement bancal, et oublieux des règles.

La beauté naît du regard, qui s'affole ou s'apaise, selon que les acteurs blessés, unis par Pippo Delbono, mettent en jeu l'espace du combat ou de l'abandon, les familles déchirées de Sarajevo ou le rêve d'être, ne serait-ce qu'une fois, discobole ou chef d'orchestre, Gisèle, vierge et putain, ou enfant immortel, dans la vie réinventée d'une guerre sans fin.